

4815

CHARLES VELLAY

TROIE ET HISSARLIK

PARVULA INTER MAGNAS

Extrait de la
REVUE DES ÉTUDES HOMÉRIQUES
1932

Bibliothèque Maison de l'Orient



129135

REVUE DES ÉTUDES HOMÉRIQUES

Paraissant une fois par an

SOMMAIRE DU TOME II (1932)

The Digamma in Homeric Criticism.....	A. SHEWAN
Quelques remarques sur les sciences naturelles et médicales dans Homère....	E. FULD
Kulturgeschichte, Naturkunde und Homerlektüre.....	R. HENNIG
Controverses autour de Troie (III. La durée de l'armistice du chant VII et la construction du mur des Achéens. — IV. Parvula inter magnas).....	CHARLES VELLAY
Homer and Writing.....	A. S.
Samuel Butler and the Odyssey.....	B. FARRINGTON
Chronique bibliographique (Les Livres ; Les Revues).	

Prix de l'abonnement annuel :

France.....	20 fr.
Autres pays.....	25 fr. (français)

Pour les abonnés de *l'Acropole*, les prix ci-dessus sont réduits à 14 fr. pour la France et 20 fr. pour les autres pays.

Adresser les demandes d'abonnement à M. le Directeur de *l'Acropole*, 45, Boulevard Beaumarchais, Paris (III^e).

TROIE ET HISSARLIK

PARVULA INTER MAGNAS

L'exiguité de la superficie d'Hissarlik est si manifestement contraire à toutes les données de l'*Iliade* et, d'une manière générale, à toutes les traditions que nous ont transmises les auteurs anciens, qu'il devrait paraître superflu d'insister sur cette considération fondamentale, qui suffirait, à elle seule, à ruiner l'hypothèse de Troie-Hissarlik. Je ne m'y suis donc arrêté que très brièvement, aux pages 92-95 des *Nouveaux aspects de la question de Troie*. Peut-être ai-je eu tort. Ce problème de Troie a été obscurci et dénaturé jusque dans ses détails les plus simples et les plus clairs, et les formules toutes faites que Schliemann a réussi à mettre en circulation font des dupes aujourd'hui encore. Le grand mal de la critique de notre temps, c'est la paresse du jugement, la tendance à adopter docilement ce qu'un prédécesseur a pu dire, sans prendre la peine d'en vérifier l'exactitude ou d'en contrôler les sources. Or, cette confiance passive, qui n'a souvent que des inconvénients secondaires quand le travail précédemment fait l'a été avec conscience et impartialité, devient la génératrice de graves erreurs quand on s'abandonne à un guide comme Schliemann, dont les procédés douteux, les déformations de textes, les affirmations arbitraires, les contradictions même, sont innombrables. Pour rétablir une saine vision des choses, il est indispensable de faire un appel constant à la démonstration et de reprendre chaque question à son point d'origine.

Croire, par exemple, que l'on peut écarter l'objection qui se dégage de l'extrême petitesse d'Hissarlik en répé-

tant, après Schliemann, qu' « Homère a tout exagéré » (1), que les villes mycéniennes étaient toutes extraordinairement petites et que « nous ne saurions trop restreindre l'idée que nous nous faisons de ces cités primitives » (2), c'est vouloir abuser son lecteur ou son auditeur. Ces formules tranchantes n'ont aucune valeur par elles-mêmes. On ne pourrait leur accorder quelque poids que si elles étaient appuyées sur des preuves multiples et solides, dont elles ne sont malheureusement jamais accompagnées.

J'essaierai donc ici de mettre en pleine clarté, et de résoudre, cette question :

La ville de Troie étant, non seulement d'après les traditions poétiques, mais aussi d'après les traditions historiques, une des villes les plus importantes de son temps, et le site d'Hissarlik, où on prétend la retrouver, n'offrant, à l'une quelconque de ses couches, qu'une superficie très réduite, les villes contemporaines de Troie, ou même d'autres villes d'un âge voisin, peuvent-elles nous offrir des exemples similaires, assez nombreux et assez probants pour que l'exigüité d'Hissarlik ne nous paraisse pas inconciliable avec la grandeur et la puissance de Troie ?

*
**

Il convient de déterminer tout d'abord si nous devons voir en Hissarlik une ville entière ou une acropole, car les dimensions exigées ne sont pas les mêmes dans les deux cas. Pour qu'Hissarlik soit considérée comme une acropole, il faut nécessairement qu'elle présente les principales caractéristiques d'une acropole mycénienne, qui sont : 1° d'être toujours établie dans une très forte position naturelle, à moins qu'aucune position de cette sorte n'existe dans le rayon qu'elle a pour mission de surveiller ;

(1) *Antiquités troyennes*, p. 301.

(2) *Ilios*, édit. française, p. 655.

2° d'offrir le plan d'un palais royal avec ses annexes, à l'exclusion des habitations populaires ; 3° d'être entourée d'une ville basse. Trouverons-nous ces conditions réalisées à Hissarlik, au moins partiellement ?

L'altitude de ce mamelon est de 36 m. 60 au-dessus du niveau de la mer, mais la plaine étant elle-même à une altitude de 7 m. 50, la colline n'émerge du sol environnant que de 29 mètres (1). Le roc primitif forme une éminence arrondie, dont le sommet est à 26 mètres d'altitude absolue et à 18 m. 50 au-dessus de la plaine. La muraille extérieure de la « Troie homérique » s'appuie sur ce roc primitif, non pas à son sommet, mais à mi-côte, de telle sorte que la base de cette muraille n'est qu'à 13 mètres environ au-dessus de la plaine, et que le sommet de cette même muraille, d'après la reconstitution de M. Dörpfeld, ne s'élève pas à plus de 28 à 29 mètres au-dessus de la plaine. Ce sont des chiffres comparables à ceux de la citadelle de Tirynthe : 18 mètres au-dessus de la plaine pour la terrasse supérieure, 10 mètres pour la terrasse inférieure, et 20 mètres pour la hauteur des remparts. Mais il y a, au point de vue défensif, entre Hissarlik et Tirynthe, une différence capitale : c'est que la citadelle

(1) Si l'on se reporte aux divers ouvrages de Schliemann, on rencontre, même sur cette question de l'altitude d'Hissarlik, pourtant si facile à résoudre, les plus étranges variantes. Tantôt il s'agit de 32 mètres au-dessus du niveau de la mer (*Antiquités troyennes*, p. 44), tantôt de 49 m. 43, d'après les calculs de Burnouf (*Ilios*, édit. fr., p. 21) ; l'altitude au-dessus de la plaine est tantôt de 24 mètres (*Antiquités troyennes*, p. 1), tantôt, d'après Virchow, de 30 mètres (*Ilios*, p. 64 ; mais Virchow ajoute prudemment : « peut-être ») ; le sol vierge est à 20 mètres au-dessus de la plaine (*Antiquités troyennes*, p. 76), ce qui laisserait entendre que la couche des décombres n'est que de 4 mètres (de 20 à 24) ; et pourtant Schliemann affirme à diverses reprises (*Ant. troyen.*, p. 234 ; *Ilios*, p. 27) qu'il n'a trouvé le sol vierge qu'à 14 ou 16 mètres au-dessous de la surface. Comment mettre en harmonie tant de divergences ? Afin de ne point engager de controverse sur ces détails, qui ont cependant leur importance, je m'en tiendrai aux chiffres de M. Dörpfeld, qu'on ne peut naturellement pas soupçonner de donner des altitudes défavorables à sa thèse. On trouvera, dans *Troja und Ilion*, p. 32, la coupe des divers étages de la colline d'Hissarlik, coupe reproduite par Walter Leaf dans *Troy*, p. 56.

de Tirynthe, fortifiée du reste plus puissamment, forme un îlot isolé et présente de tous les côtés à l'ennemi un front vertical, tandis que la position d'Hissarlik est reliée à un plateau qui la prolonge à une altitude à peu près égale, de telle sorte qu'elle offre à un ennemi qui serait maître de ce plateau les conditions d'attaque les plus favorables. Tirynthe exceptée, toutes les acropoles antiques apparaissent comme des repaires installés sur des sites élevés et abrupts. Aux 36 mètres d'altitude absolue d'Hissarlik, comparons les 110 mètres de l'acropole de Pharsale (supposée être la Phthie d'Achille), les 152 mètres de celle d'Élis, les 156 mètres de celle d'Athènes, les 169 mètres de celle de Calydon, les 218 mètres de celle de Thèbes, les 250 mètres de celle de Pylos de Messénie, les 266 mètres de celle de Midéa, les 278 mètres de celle de Mycènes, les 290 mètres de celle d'Argos (Larissa), les 300 mètres de celle de Samicon, les 575 mètres de celle de Corinthe. Peut-on dire que les fondateurs de Troie ont choisi Hissarlik parce qu'ils n'ont rien trouvé de mieux dans toute la région environnante ? Cela même serait insoutenable, puisque, dans un rayon de quelques kilomètres autour d'Hissarlik, ils pouvaient, à leur gré, s'établir sur des positions défensives beaucoup plus fortes, soit sur l'une des hauteurs de l'est (Matraghin, à 71 mètres d'altitude ; Mezarlik, à 111 mètres ; Kara-Your, à 208 mètres), soit, au sud de la plaine, à Eski-Hissarlik (153 mètres), ou au Bali-Dagh (155 mètres). Non seulement tous ces emplacements étaient préférables à Hissarlik, mais nous voyons, en fait, par les vestiges d'installations mycéniennes que montrent encore trois d'entre eux (Kara-Your, Eski-Hissarlik et le Bali-Dagh), qu'ils ne sont pas restés inutilisés. Partout, ou presque partout, en Troade comme en Grèce, les acropoles du deuxième millénaire s'accrochent, autant qu'elles le peuvent, à des rochers inaccessibles, et cela est encore plus particulièrement

vrai quand il s'agit d'une capitale, où réside un pouvoir royal qui doit être à l'abri de toute menace.

Examinons maintenant la disposition intérieure d'une acropole mycénienne. Elle consiste exclusivement en un palais, largement développé, comprenant d'ordinaire la plus grande partie de l'acropole, avec, autour de lui, les constructions nécessaires à ses services et à sa défense. Le type de Tirynthe sera, entre tous, intéressant à étudier. Le palais et ses annexes militaires couvrent toute la terrasse méridionale, c'est-à-dire une surface d'environ 150 mètres de longueur sur 90 de largeur dans la partie centrale ; la terrasse inférieure, celle du nord, étant réservée aux habitations des serviteurs et aux écuries. Aucune place n'est faite au reste de la population, toute reléguée dans la ville basse. A Hissarlik, rien de semblable. Nous n'y trouvons ni le vaste palais qui doit former le cœur de la citadelle ni les autres constructions qui doivent l'entourer et le compléter. Pourtant ce sont là les détails caractéristiques qu'il nous faudrait rencontrer, puisque ce sont eux qui donneraient à ces ruines, comme à Tirynthe, la physionomie d'une acropole. Au lieu de cela, un entremêlement de murs, où l'on nous invite à voir des « maisons », toutes également petites, donc à l'usage de la population commune, ce qui est la négation même des dispositifs d'une acropole. Je sais bien qu'on a recours à l'hypothèse d'une destruction des ouvrages mycéniens à l'époque de l'occupation romaine ; mais, outre que ce n'est là qu'une hypothèse, non une certitude, pour expliquer trop aisément l'absence de ce qui devrait exister, on admettra difficilement que cette sorte d'aplanissement du terrain ait pu faire disparaître toutes les constructions qui, dans des cas analogues, permettent presque toujours de retrouver, au-dessous de la couche romaine, le dessin et le plan général des édifices antérieurs, et on admettra plus difficilement encore qu'au-dessous de cette couche

romaine on ne puisse reconnaître à aucun niveau les acropoles qui ont dû précéder, sur le même emplacement, l'acropole disparue (1).

Enfin, s'il n'est pas contestable que toute acropole est entourée ou prolongée par une ville basse, nous sommes en droit d'exiger à Hissarlik ce complément indispensable, qui doit même, dans le cas présent, couvrir une assez vaste étendue, pour rester à peu près en harmonie avec la tradition. Or, non seulement, malgré soixante ans de recherches, aucune ville basse de l'époque mycénienne n'a pu être mise au jour dans le voisinage d'Hissarlik, mais, chose plus décisive encore, elle est topographiquement impossible : sur le plateau contigu à Hissarlik, elle ne serait pas une ville basse, mais une simple extension de l'acropole, et elle ne se différencierait de la citadelle voisine par aucun trait particulier ; dans la plaine, en contre-bas d'Hissarlik, elle serait sujette aux inondations, et, plus rapprochée du camp grec et plus vulnérable que la butte d'Hissarlik, elle serait en discordance encore plus criante avec le texte homérique (2).

(1) Même si l'on veut voir dans la construction centrale de la deuxième couche les vestiges d'un petit palais prémycénien — hypothèse parfaitement vraisemblable —, il ne saurait être question d'une acropole, car ce « palais » fait, pour ainsi dire, corps avec les maisons d'habitation, sans différence de niveau ni séparation d'aucune sorte. Nous aurions là, en ce cas, une image réduite de Gournia (cf. plus loin), où le palais et la ville forment ensemble une même agglomération.

(2) Cette considération suffit, je pense, pour écarter l'hypothèse de M. L. Pareti (*Atene e Roma*, janvier 1930, p. 20), d'après laquelle le rocher d'Hissarlik VI aurait pu être entouré d'une ville basse, ouverte et sans défense, et par conséquent détruite facilement et rapidement dès les premières hostilités. Non seulement une ville de cette sorte eut été une erreur inexplicable, mais tous les textes que nous pouvons consulter nous représentent la ville basse de Troie comme ceinte de murailles et puissamment fortifiée. L'idée d'une ville basse détruite dès les premiers combats, et par conséquent occupée par l'ennemi, n'apparaît dans aucun récit. Elle créerait d'ailleurs une situation incompréhensible, et serait en opposition catégorique avec l'*Iliade* tout entière, où, sans aucune variante, les Troyens sont toujours maîtres de leur muraille extérieure et des portes Scées, par conséquent de leur ville basse, que Priam, Hector et Paris traversent chaque fois qu'ils vont de leur palais au champ de bataille.

Nous arrivons ainsi à constater qu'à la fois par sa position défensive très médiocre, par la disposition de ses ruines, par l'absence de toute ville basse, Hissarlik ne peut en aucune manière être considérée comme une acropole. Du reste, en avouant l'inutilité de ses efforts dans la recherche de la ville basse, et en attribuant à l'enceinte même d'Hissarlik les portes Scées ou Dardaniennes (1), qui, dans l'*Iliade*, sont les portes de la ville basse et non celles de l'acropole, M. Dörpfeld a reconnu implicitement qu'Hissarlik constituait la ville de Troie tout entière, rejoignant ainsi son maître Schliemann, qui déclarait si nettement en 1874 : « Je me range de la manière la plus décidée à l'opinion que Troie était confinée dans l'étroite surface de cette montagne [Hissarlik], que sa circonférence est exactement indiquée par la grande muraille d'enceinte que j'ai déblayée en maint endroit, que la ville n'avait point d'Acropole, et que la Pergamos n'est qu'une pure invention d'Homère. » (2)

*
**

La conception d'une acropole se trouvant ainsi écartée, il ne reste plus en effet qu'une seule interprétation : voir ici la ville elle-même. Mais si, envisagée sous l'aspect d'une acropole, Hissarlik paraît déjà invraisemblablement petite, quel étonnement n'éprouverons-nous pas s'il faut maintenant y reconnaître la ville décrite dans l'*Iliade* ? Quand, sur la foi d'Homère, nous croyons trouver une ville si grande que sa destruction a suffi pour assurer à Agamemnon une gloire immense, *τόσσην γὰρ διέπερσε πόλιν* (*Od.*, IX, 265) ; quand, sur la foi des scoliastes, nous lui attribuons une enceinte de 30 stades (soit 5.550 mètres) ; quand, sur la foi de la tradition, nous admettons qu'il a fallu la coalition de tous les États grecs pour venir

(1) Cf. *Troja und Ilion*, p. 610, et Leaf, *Troy*, p. 154.

(2) *Antiquités troyennes*, p. XII.

à bout, après dix années de combats, de cette capitale presque inexpugnable ; quand, sur la foi de Lycurgue, nous voyons en elle la « reine de toute l'Asie » (1) ; quand, sur la foi de quelques savants modernes, nous l'imaginons tantôt comme la maîtresse des détroits (2), tantôt comme le vaste et riche emporium de l'Asie occidentale, lieu de croisement des grandes routes (3) ; quand, pénétrés de tant de puissance et de tant de gloire, nous nous approchons de cette butte dont on peut, sans avoir les jambes de Poseidon, faire le tour en quelques pas, que penserons-nous ? Nous faudra-t-il croire qu'on se joue de notre crédulité, et que ce n'est là, comme disait Simpson (4), qu'une moquerie, *a joke* ?

Nous voici devant la ville, la « grande ville », la μέγχα ἄστυς. Mesurons-la. Au temps de Schliemann, qui s'en tient à la deuxième couche, elle a 101 mètres de l'est à l'ouest et 90 du nord au sud, à l'intérieur des murailles ; calculées à l'extérieur des murailles, les distances extrêmes sont de 109 mètres dans un sens et de 98 dans l'autre (5). Compte tenu de la forme polygonale de l'enceinte, la superficie totale est de 7.850 mètres carrés, si l'on englobe dans le calcul la superficie des murs de cette en-

(1) *Contr. Leocr.*, 62.

(2) Idée chère à Walter Leaf, mais inconsistante, car le véritable contrôle des détroits n'est pas à Sigée, mais beaucoup plus au nord, à l'Heptastade ; en outre, les Troyens, peuple agricole, et sans flotte, ne disposaient d'aucun des moyens nécessaires pour jouer le rôle que leur attribue Walter Leaf.

(3) « Le grand emporium que fut Troie II... » (Dussaud, *La Lydie et ses voisins*, p. 99) ; « la richesse et la puissance des Troyens... » (*ibid.*) ; « la grande cité qui gardait l'entrée de l'Hellespont... » (*ibid.*) : expressions d'autant plus surprenantes qu'il s'agit ici de la deuxième « ville », beaucoup plus petite encore que la sixième, et qui, avec ses 7000 mètres carrés de superficie habitable et une population qui ne pouvait guère dépasser 150 à 200 habitants, était naturellement dans l'impuissance absolue de commander n'importe quelle route terrestre ou maritime et, à plus forte raison, d'être le grand marché de transit entre l'Europe et l'Asie. Tout cela est du domaine du rêve.

(4) *The Schliemannic Ilium* (dans *Fraser's Magazine* de juillet 1877), p. 5.

(5) Pour ces chiffres, ainsi que pour ceux de la sixième couche, cités plus bas, on peut se reporter au plan de M. Dörpfeld, dans *Troja und Ilion*, reproduit par Walter Leaf, dans *Troy*.

ceinte, et de 7.000 mètres seulement, si l'on s'en tient à la superficie intérieure. Jusqu'en 1890, c'est là la ville acceptée à la fois par Schliemann et par M. Dörpfeld. Après la mort de Schliemann, elle subit, en passant de la deuxième couche à la sixième, une transformation merveilleuse : 180 mètres pour le grand axe (ou 190 en englobant l'épaisseur des deux murailles), et 140 pour le petit axe, en y comprenant généreusement la zone septentrionale, qui devrait, en bonne justice, en être éliminée, puisque nous n'avons même pas la certitude d'une enceinte continue. Au total, d'après la forme polygonale, et en comptant au mieux, 18.000 mètres carrés de superficie, y compris celle de la grande muraille extérieure. Partout où elle est mesurable, cette muraille a une largeur de 5 mètres, ce qui donne, pour elle seule, sur un circuit évalué à 500 mètres, une superficie de 2.500 mètres carrés, qu'il convient de déduire du total de 18.000 mètres, si nous voulons préciser autant que possible la *superficie habitable*, c'est-à-dire la seule dont nous ayons à tenir compte dans le débat qui nous occupe. C'est donc, en dernière analyse, à 15.500 mètres carrés que se réduit, sur la plus vaste des couches d'Hissarlik, l'espace laissé à la Troie homérique, à ses palais, à ses lieux de culte, à ses places publiques, à ses rues, et à sa population tout entière.

Combien de maisons et d'habitants peuvent trouver place dans cette aire ? S'il ne s'agissait pas de Troie, si le problème n'était pas faussé par la préoccupation de retrouver à toute force un site illustre, la raison et la vraisemblance reprendraient vite leurs droits. Voici quelques exemples qui montrent combien le jugement reste sain, lorsqu'il est affranchi du mirage de Troie.

Quand M. Strijd explore Proté, îlot de la côte occidentale du Péloponnèse, où, d'après Strabon (VIII, III, 28), aurait existé une petite ville (*πολιχμιον*), le savant hollan-

dais met en doute l'affirmation du géographe, parce que l'îlot ne lui paraît pas assez grand pour avoir pu donner asile à une ville, même petite (1) : or cet îlot, où même une très petite ville paraît impossible, possède, enfermé dans une enceinte assez bien conservée, un champ de ruines, qui, bien que n'occupant qu'une partie de l'île, couvre néanmoins une superficie de 36.000 mètres carrés, soit deux fois plus vaste que celle d'Hissarlik.

Quand Ostie fut fondée, sous la forme d'une colonie permanente, l'enceinte quadrangulaire qui lui fut donnée mesurait 193 mètres de long sur 120 mètres de large, soit 626 mètres de développement et une superficie de 23.160 mètres carrés, donc très supérieure à celle d'Hissarlik : « Nous pensons, écrit M. L. A. Constans (2), qu'en raison de ces très modestes dimensions, le chiffre des colons fut de 300. »

Quand, en 1930, on découvre près de Cologne un village préhistorique, dont le diamètre approximatif est de 200 à 250 mètres, soit une superficie plus de trois fois supérieure à celle d'Hissarlik, il ne vient pas un seul instant à la pensée des archéologues qui en relèvent le plan d'y voir une ville ; c'est un *village*, composé de 40 greniers et 65 maisons d'habitation (3).

Si donc Hissarlik était considérée, en toute indépendance d'esprit, comme un champ archéologique anonyme, on en parlerait comme de Proté, comme de l'Ostie primitive, comme du village néolithique de Lindenthal, et la population qu'on lui attribuerait ne dépasserait certainement pas deux ou trois centaines d'habitants. Mais la han-

(1) « Suspicio eum [Strabon] errasse scribentem πολίχρον in insula fuisse, quae locum urbi quamvis parvae praebere vix potuit. » (*De inscriptionibus in insula Prote nuper inventis*, dans *Mnémosyne*, 1904, p. 362). Cf. aussi Valmin, *Études topographiques sur la Messénie ancienne*, pp. 141-144, avec un plan de la forteresse de Proté, p. 142.

(2) *Journal des Savants* de décembre 1926, p. 438.

(3) Cf. Werner Buttler, *Un village néolithique près de Cologne*, dans la *Revue des Musées*, 1931, pp. 351-354.

tise de Troie fait disparaître toute prudence et oublier jusqu'aux calculs les plus élémentaires, jusqu'aux vérifications les plus simples (1).

Sans doute, on a exhumé, en Grèce et dans les îles, des sites habités dont les dimensions sont très restreintes. Mais qui oserait mettre sur ces vestiges le nom d'une grande cité ? Petits villages, hameaux de quelques maisons, il y en a eu à toutes les époques et sous toutes les latitudes ; et il n'y a point de difficulté à admettre que la butte d'Hissarlik ait pu, aux âges préhistoriques, connaître un établissement de cette nature (2). Mais il faut d'autres conditions et d'autres chiffres pour nous faire accepter l'identification avec Troie. L'exemple de Gournia est, à cet égard, d'une éloquence saisissante. Reportons-nous

(1) L'exemple le plus frappant — le plus excusable aussi, sans doute — est naturellement celui de Schliemann lui-même. Parti de l'idée que la Troie homérique devait avoir au moins 50.000 habitants (*Antiq. troyennes*, pp. 16 et 127), il repousse successivement le site du Bali-Dagh, qui ne lui paraît pas pouvoir contenir plus de 2.000 habitants (*ibid.*, pp. 31 et 127), et celui d'Atchi-Kioï, qui ne peut pas, lui semble-t-il, en contenir plus de 10.000 (*ibid.*, p. 16). Mais, quand il lui faut s'accommoder de la deuxième « ville » d'Hissarlik, sur laquelle s'est fixé son choix, les soubresauts de ses estimations méritent vraiment d'être enregistrés. Tantôt il voit sa « Troie » avec assez de lucidité pour ne pas lui attribuer plus de 3.000 habitants, et encore ce chiffre ne pourrait-il être atteint qu'en supposant des maisons de six étages (« even supposing its houses to have been six stories high », *Troja*, édit. de 1884, p. 2), alors qu'au contraire les maisons qu'il exhume lui paraissent construites avec un seul étage, comme celles des villages troyens d'aujourd'hui (*ibid.*), ce qui, dans ce dernier cas, nous permettrait de conclure, sur ses propres données, à 500 habitants seulement. Tantôt, repris par ses illusions, il fait ses calculs sur des maisons à trois étages, toutes contiguës, et se prononce pour 5.000 habitants, ayant pu fournir 500 soldats (*Antiq. troyennes*, p. 302). Tantôt enfin, il ouvre toutes grandes les ailes de son imagination, et, oubliant à la fois ses évaluations précédentes et l'exiguité de sa découverte, il écrit : « La ville homérique, telle que mes fouilles la révèlent, pouvait bien contenir trente mille habitants. » (*Ilios*, édit. fr., p. 658).

(2) Je prends la liberté de renvoyer le lecteur à mon article *Les nouvelles fouilles d'Hissarlik et le problème topographique de Troie* (dans le *Mercure de France* du 1^{er} décembre 1932), où j'ai essayé, aux pages 352-353, de résumer l'histoire hypothétique des divers établissements humains à Hissarlik aux troisième et deuxième millénaires. Cf. aussi *Revue des études homériques*, I (1931), p. 25, note 2, sur l'identification possible du deuxième établissement d'Hissarlik avec la Polion de Scamandros,

au plan de cette petite bourgade minoenne (1), dont nous ne connaissons même pas le nom ancien. Que voyons-nous ? Un palais, de faibles dimensions (environ 50 mètres de long sur 42 de large), entouré de maisonnettes adossées les unes aux autres et entre lesquelles circulent d'étroites ruelles. C'est le tableau exact des bourgs féodaux du moyen-âge occidental. La superficie étant à peu près celle d'Hissarlik (2), nous obtenons ici la preuve irrécusable, la preuve par le fait, qu'une superficie de cet ordre ne peut pas enfermer plus d'une soixantaine de maisons — ce qui est à peu près le nombre de celles de Gournia —, et, au total, 300 habitants environ.

Si nous cherchons des exemples qui puissent être mis en regard de la Troie qu'Homère et l'histoire nous décrivent, ce n'est pas à des villages anonymes que nous devons nous arrêter. Les comparaisons que nous voudrions trouver, ce sont celles de Mycènes, de Corinthe, de Thèbes, d'autres villes encore, qui, toutes, passaient cependant pour être inférieures en puissance à la redoutable Troie, mais qui, du moins, étaient des capitales du même ordre. Essayons donc de demander aux principales villes du monde égéen les éléments de comparaison qui pourront nous éclairer.

*
**

Là encore, il est malheureusement impossible d'enregistrer en toute confiance les chiffres publiés par les partisans d'Hissarlik. On a vu plus haut (p. 11, note 1) avec quelle désinvolture Schliemann jouait avec les estimations de la population de sa minuscule cité. L'exemple, hélas ! a été suivi, et les tableaux comparatifs qui nous sont pré-

(1) On le trouvera dans l'ouvrage de Harriet Boyd Hawes, *Gournia* (Philadelphia, 1908).

(2) Le champ de ruines de Gournia a environ 180 mètres de longueur sur 135 de largeur, ce qui donne une superficie de 25.300 mètres carrés, si la ville est supposée rectangulaire. Avec la déduction des angles, on peut compter, comme à Hissarlik, environ 18.000 mètres.

sentés pour expliquer et justifier l'exiguité d'Hissarlik par un rapprochement avec d'autres villes sont presque toujours établis avec la même méconnaissance de la vérité (1). Mais il ne suffit pas de dénoncer de telles pratiques et de mettre en garde ceux dont elles pourraient égarer la bonne foi ; il faut en outre leur opposer des chiffres plus sincères, plus précis, mieux contrôlés, et que chaque lecteur puisse personnellement vérifier. C'est ce que je vais essayer de faire (2).

(1) C'est ainsi que MM. Tsountas et Manatt, dans leur ouvrage *The Mycenaean Age*, p. 369, donnent le tableau suivant :

Troie (2 ^e cité)	—	circuit : 350 mètres	—	aire : 8.000 mètres carrés
Troie (6 ^e cité)	—	» 500 »	—	» 20.000 »
Tirynthe	—	» 700 »	—	» 20.000 »
Athènes, acropole	—	» 700 »	—	» 25.000 »
Mycènes	—	» 900 »	—	» 30.000 »

La plupart des lecteurs, persuadés de l'exactitude de ces chiffres, conclueront avec les deux auteurs qu'il n'y a pas, entre ces diverses villes, de différences bien sensibles, et que la Troie de M. Dörpfeld reste acceptable, tout au moins du point de vue des dimensions, car MM. Tsountas et Manatt font de formelles réserves sur le caractère mycénien des murailles de la sixième « ville ». Or, ce tableau, destiné à convaincre les lecteurs inattentifs et confiants, est, à l'examiner de près, une véritable tromperie. Sur les dix nombres qu'il contient, neuf sont faux, et, si le dixième échappe à la condamnation, ce n'est pas parce qu'il est exact, mais parce qu'il n'est pas vérifiable. Tous les chiffres relatifs à Hissarlik sont augmentés, et tous les autres diminués, de manière à donner l'illusion d'une certaine analogie. Le circuit de la « Troie II », qui est de 310 mètres, est porté à 350 ; sa superficie, qui est de 7850 mètres carrés au maximum, est élargi à 8.000 ; et celle de la « Troie VI » à 20.000 au lieu de 18.000. Le circuit de la citadelle de Tirynthe, qui est de 750 mètres, est réduit à 700, et sa superficie à 20.000 mètres carrés, au lieu de 22.400. Les 830 mètres de circuit de l'acropole d'Athènes sont ramenés à 700, et la superficie à 25.000 mètres carrés au lieu de 30.000. Quant à celle de Mycènes, son périmètre, qui est de 1.220 mètres, est réduit à 900, et sa superficie à 30.000 mètres carrés au lieu de 45.000. De plus, on remarquera que ni la ville basse de Tirynthe — soupçonnée, il est vrai, plutôt que connue, à l'époque de ce livre —, ni celle d'Athènes, ni celle de Mycènes, n'entrent ici en ligne de compte, et que la comparaison est faite entre la superficie de la « ville » de Troie tout entière, d'une part, et la superficie des acropoles seulement, d'autre part, c'est-à-dire entre deux éléments qui n'ont pas de base commune.

(2) J'ai naturellement consulté et utilisé toutes les sources qui m'ont été accessibles, notamment, comme ouvrages généraux, la *Real-Encyclopædie* de Pauly-Wissowa, qui donne un certain nombre de plans de villes mycénienes, la *Geographie von Griechenland* de Bursian, le *Peloponnesos* d'Ernst Curtius, et, parmi les publications récentes, la très utile *Graecia antiqua* de Frazer et Van Buren. Pour les ouvrages particuliers et monographies, qu'il serait trop long de citer

Le nom de Mycènes est naturellement celui qui vient le premier à la pensée. Son acropole a un circuit de 1220 mètres (1) ; d'ouest en est, la plus grande longueur est de 390 mètres, et la plus grande largeur, du nord au sud, de 220 mètres. La forme en est très irrégulière ; mais, en tenant compte de tous les saillants et de tous les rentrants, la moyenne s'établit à 300 mètres pour la longueur et à 150 mètres pour la largeur, ce qui donne une superficie de 45.000 mètres carrés, soit près de trois fois l'aire habitable de la plus grande Hissarlik. A cette acropole s'ajoute une ville basse dont les points extrêmes sont séparés, du nord au sud, par un intervalle d'environ 1200 mètres, et, de l'est à l'ouest, par 800 mètres environ. En prenant ces chiffres pour base, en tenant compte de la forme ovale que paraît avoir eue la ville, et en procédant par conséquent à un retranchement approximatif de 320.000 mètres carrés (un tiers du total), nous arrivons à cette constatation que la superficie de cette rivale de Troie ne peut pas avoir été inférieure à 640.000 mètres carrés, soit plus de 35 fois celle d'Hissarlik, si on la compte à 18.000 mètres, et plus de 41 fois, si on la compte à 15.500.

Cnossos est qualifiée dans Homère (*Od.*, XIX, 178) de *μεγάλη πόλις*, comme Troie de *μέγα ἄστυ*, ce qui nous permet de penser qu'elles avaient à ses yeux une importance équivalente, hypothèse d'autant plus plausible que nous savons, par Strabon (X, iv, 7), que l'ancienne enceinte

ici, j'en donne, pour chaque cas, l'indication en note. Quand un plan précis fait défaut, ou quand il s'agit d'une ville dont le champ de ruines n'est pas exactement délimité, je rappelle que la superficie approximative s'obtient par la multiplication des deux axes, réduite ensuite d'un tiers pour l'ablation des angles et sinuosités diverses. Ce dernier calcul est nécessairement moins rigoureux que celui qui peut être établi sur un plan, mais l'expérience montre qu'il ne s'écarte presque jamais très sensiblement de la vérité.

(1) Cf. Frazer et Van Buren, *Graecia antiqua*, plan hors texte, entre les pp. 68 et 69. Le total de 1.220 mètres est celui du circuit extérieur. Le circuit intérieur, en raison de la déduction des murailles, des tours et des avancées, ne dépasse pas 1.120 mètres.

de Cnossos mesurait 30 stades, longueur qui est aussi celle que les scolies homériques attribuent à l'enceinte de l'ancienne Troie (1). Si nous prenons pour base du calcul l'indication fournie par Strabon, en faisant subir au total, comme pour Mycènes, un abattement d'un tiers pour la suppression des angles, nous aboutissons à cette conclusion que Cnossos aurait eu une superficie près de 127 fois supérieure à celle d'Hissarlik, comptée au maximum de 18.000 mètres. D'autre part, les fouilles et les évaluations d'Arthur Evans ont confirmé d'une manière éclatante l'épithète homérique de $\mu\epsilon\gamma\acute{\alpha}\lambda\eta$, puisque les ruines qu'il a mises au jour représentent, dit-il, la superficie d'une ville de 100.000 habitants (2), population 330 fois plus nombreuse que celle — de 300 habitants — que nous pouvons accorder à la Troie de M. Dörpfeld.

Notre surprise sera plus grande encore si, de Cnossos, nous allons jusqu'à Gortyne, dont l'ancienne enceinte, déjà célébrée par Homère (*Iliade*, II, 646), avait, nous dit Strabon, 50 stades de développement, soit plus de 9 kilomètres, et qui, dans cet immense périmètre, embrassait une superficie au moins 350 fois plus étendue que celle d'Hissarlik.

Tirynthe répondra-t-elle aux espérances que mettent en elle les partisans d'une Troie toute petite ? L'acropole, répétons-le, est couverte par un vaste palais fortifié, avec ses cours, ses salles, ses galeries, tous les détails si curieux et si précis de sa nature et de son usage (3). Sur cette

(1) Une scolie porte même ce nombre à 60 stades, ce qui correspondrait à plus de 11 kilomètres (cf. Bekker, *Scholias in Iliadem*, au vers 208 du chant XXII).

(2) Cf. l'article de M. Charles Picard dans le *Journal des Savants* d'avril 1929, p. 169. On peut se reporter aussi à l'ouvrage monumental d'Arthur Evans lui-même, *The Palace of Minos*, ou bien au résumé qu'en a donné J. D. S. Pendlebury sous le titre *A Handbook to the Palace of Minos at Knossos* (London, Macmillan, 1933), et où l'estimation de 100.000 habitants est indiquée et expliquée, p. 35.

(3) Pour tout ce qui concerne la citadelle de Tirynthe, on peut se reporter aux publications de l'Institut archéologique allemand groupées sous ce titre : *Tiryns. Die Ergebnisse der Ausgrabungen des Instituts*. Le Tome III (1930), rédigé par M. Kurt Müller, est particulièrement intéressant pour l'étude de l'architecture et du dispositif du palais.

àcropole, qui est proprement la Likymna primitive (1), le palais est complet, mais il est seul. Il n'y a point de place pour une ville, mais uniquement pour les habitants du palais, princes, soldats et serviteurs, soit, au maximum, 150 à 200 personnes. Déjà, de ce chef, toute possibilité de comparaison avec Hissarlik disparaît. Mais, bien plus encore, cette citadelle, que le palais et ses dépendances occupent tout entière, développe une superficie sensiblement supérieure à celle d'Hissarlik. Elle mesure environ 280 mètres de longueur sur une largeur moyenne de 80, ce qui donne une aire approximative de 22.400 mètres carrés. De telle sorte que, si l'on voulait se représenter le palais de Priam comme égal à celui des rois de Tirynthe, la colline d'Hissarlik tout entière n'aurait pas suffi pour le contenir. Or, cette citadelle, déjà plus grande, à elle seule, qu'Hissarlik, ne constitue qu'une partie de la ville de Tirynthe. Les fouilles allemandes, de 1926 à 1928, ont exhumé déjà quelques sections de la ville basse, dont les dimensions ne sont pas encore précisées, mais qui paraît s'être étendue dans toutes les directions autour de l'acropole jusqu'aux abords des collines voisines (2). Ainsi, Tirynthe elle-même ne peut pas être invoquée, sous quelque aspect que ce soit, pour justifier la thèse de Troie-Hissarlik. Comme les autres cités mycéniennes, Tirynthe était une agglomération importante ; elle avait son acropole, dont la faible hauteur était compensée par des fortifications très puissantes et dont on peut, contrairement à celle d'Hissarlik, retrouver le circuit complet ; elle avait sa ville basse ; et, au-delà de la ville, ses nécropoles.

Irons-nous jusqu'à Thèbes, l'antique Thèbes, qui, même

(1) Cf. Strabon, VIII, vi, 11.

(2) Le rapport des archéologues allemands sur les fouilles de la ville basse n'est pas encore publié ; mais on trouvera à ce sujet un intéressant article de M. Georg Karo, *Neue Forschungen in Tiryns*, dans *Forschungen und Fortschritte* du 10 mars 1928.

si nous la considérons sous sa forme la plus primitive, c'est-à-dire réduite à la Cadmée, mesure encore 800 mètres de longueur du nord au sud et 400 mètres de largeur moyenne (1), soit une aire superficielle de 320.000 mètres carrés, 18 fois plus vaste que celle d'Hissarlik ?

Interrogeons-nous Corinthe, dont précisément les fouilles de l'École anglaise viennent de confirmer l'extraordinaire étendue ? Dès les premiers siècles de son existence, elle avait déjà une enceinte de 40 stades (2), c'est-à-dire de 7.400 mètres, dans le circuit de laquelle l'Acrocorinthe n'était pas comprise, et qui représente une superficie 230 fois plus étendue que celle d'Hissarlik.

Arrêtons-nous enfin à Athènes. La ville primitive, celle de Thésée, n'est pas très facile à déterminer, parce que ses limites ont disparu sous les remaniements postérieurs. Mais il n'est pas douteux qu'elle occupait, autour de l'acropole, une partie de la plaine. Si nous envisageons l'acropole seule, qui n'était, depuis l'immigration ionienne, que la demeure des dieux et des princes, et non celle du peuple, nous trouverons déjà une superficie d'environ 30.000 mètres carrés, donc bien supérieure à celle d'Hissarlik. Et si, à la citadelle, nous ajoutons la ville basse, quelles que soient les limites qu'on veuille lui donner, la disproportion entre l'Athènes des premiers temps et la prétendue Troie d'Hissarlik apparaîtra plus manifestement encore.

Sans doute il ne serait pas impossible de citer des acropoles vraiment petites, par exemple celle d'Orchomène de Béotie. Mais ces acropoles ne sont jamais qu'une partie de la cité, et, dans le calcul de la superficie, la ville fait corps avec sa citadelle. Si on pouvait nous montrer à Hissarlik une acropole, même de dimensions modestes, avec un palais mycénien comme celui de Tirynthe,

(1) Plan dans Frazer et Van Buren, *Graecia antiqua*, en face de la p. 140.

(2) Strabon, VIII, vi, 21.

et, dans la plaine inférieure, une vaste ville basse, complétée par une nécropole proportionnée à la ville, nous concéderions volontiers que là était, sinon Troie, impossible pour d'autres raisons, du moins une ville, une vraie ville. On doit toujours, en effet, en revenir à ces conditions essentielles : pour que nous puissions donner à des ruines mycéniennes le nom de ville, il faut que, comme dans toutes les villes mycéniennes de quelque importance, il s'y trouve : 1° une acropole, avec les caractéristiques de toute acropole mycénienne ; 2° une aire urbaine d'une superficie acceptable ; 3° une nécropole. Comment pourrions-nous voir dans Hissarlik une ville mycénienne, si elle ne réalise même pas une seule de ces trois conditions indispensables ?

J'ai cité jusqu'ici des villes comparables à Troie, ou du moins assez importantes pour être apparentées à elle. Mais si, de ces capitales, nous descendons à des villes plus médiocres, nos constatations seront encore toutes inexorablement défavorables à Hissarlik.

On sait avec quelle activité et quel succès la science archéologique accroît chaque jour nos connaissances des sites antiques. L'exhumation de la ville basse de Tirynthe est une de ses dernières conquêtes. Non loin de là, Asiné, la petite ville qu'Homère mentionne en passant (*Il.*, II, 560), et que personne ne songerait à mettre en balance avec Troie, a été déblayée et fouillée par une mission suédoise, de 1920 à 1924 (1). Quel tableau nous offre-t-elle ? Celui d'une acropole de 300 mètres de longueur sur 120 de largeur (done deux fois plus grande qu'Hissarlik tout entière), une ville basse moins spacieuse, et, au-delà de la dépression, les sanctuaires et les nécropoles du mont Barbouna, au total une superficie où trois ou quatre Hissarlik tiendraient à l'aise.

(1) Cf. *Rapport préliminaire sur les fouilles d'Asiné, 1922-1924*, par Otto Frödin et Axel W. Persson, dans le *Bulletin de la Société Royale des Lettres de Lund*, 1924-1925, pp. 23-93, et planche I pour le plan d'Asiné.

A Malthi, petite localité de la Messénie, M. Valmin (1) a déterminé l'emplacement d'une ville qu'il croit être la ville homérique de Dorion (*Il.*, II, 594). Le site présente le dispositif ordinaire : une acropole, d'au moins 15.000 mètres carrés, à une altitude de 100 mètres au-dessus de la plaine environnante ; la ville tout autour, sur les pentes ; au pied de la colline, la nécropole. Tout cela est parfaitement proportionné à une petite ville, non à une grande ville comme Troie ; et pourtant tout cela est encore beaucoup plus grand qu'Hissarlik.

Calydon, autre ville homérique (*Il.*, II, 640), où les fouilles de MM. Poulsen et Rhomaios ont été si fructueuses, s'étendait sur deux collines, et son mur d'enceinte, d'un développement de 2.500 mètres (2), enfermait une superficie plus de 24 fois supérieure à celle d'Hissarlik.

Faut-il prolonger cette nomenclature ? Faut-il rappeler Panopée, petite ville homérique (*Il.*, II, 520 ; XVII, 307), dont l'ancienne enceinte avait une longueur de sept stades (3), ce qui correspond à une superficie de 9 à 10 fois supérieure à celle de la Troie de M. Dörpfeld ; — Tégée (*Il.*, II, 607), dont le périmètre était de 5.600 mètres (4), soit plus de onze fois celui de la sixième « cité » d'Hissarlik ; — Midéa, si ancienne, qu'elle avait peut-être déjà disparu à l'époque homérique, mais qui, avec une enceinte conservée sur plus d'un kilomètre (5), paraît avoir occupé une superficie presque 7 fois plus grande que celle d'Hissarlik ; — Geronthræ, dont l'acropole

(1) *Études topographiques sur la Messénie ancienne* (Lund, 1930), pp. 113 et suiv.

(2) F. Poulsen et K. Rhomaios, *Erster vorläufiger Bericht über die Dänisch-Griechischen Ausgrabungen von Kalýdon* (Copenhague, 1927), p. 5.

(3) Pausanias, X, 4.

(4) Cf. Victor Bérard, *Tégée et la Tégéatide*, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, XVI (1892), p. 547, et planche XIII.

(5) Cf. Axel W. Persson, *The Royal Tombs at Dendra near Midea* (Lund, 1931), p. 3. Plan de Midéa dans Bursian, *Geogr. von Griechenland*, II, planche 2.

(240 mètres de longueur sur 160 de largeur) est, à elle seule, beaucoup plus grande qu'Hissarlik, sans compter une ville basse qui descendait jusque dans la plaine (1) ; — Platées (*Il.*, II, 504), si petite que 480 hommes suffisaient à la défendre (2), et qui avait pourtant une superficie d'environ 70.000 mètres carrés, soit près de 4 fois celle d'Hissarlik (3) ; — Hyampolis, brièvement mentionnée par Homère (*Il.*, II, 521), et dont l'enceinte avait une longueur de 1200 mètres (4), ce qui donne, en superficie, plus de 6 fois celle d'Hissarlik ; — l'antique Agrinion, dont l'enceinte, retrouvée et déblayée en 1927 et 1928, avait un développement de 12 à 15 stades (5), c'est-à-dire de 2.220 à 2.775 mètres, et englobait, par conséquent, une superficie au moins 20 fois supérieure à celle d'Hissarlik ; — Samothrace, plus vaste encore, puisque ses fortes murailles en appareil polygonal, conservées sur le tiers environ du pourtour de la ville, permettent une évaluation approximative de 3.500 mètres de périmètre (6) ; — la Pylos de Messénie, dont l'âpre acropole couvrait un plateau de 86.000 mètres carrés, soit près de 5 fois la superficie d'Hissarlik (7) ; — Zarax, sans histoire, et dont l'enceinte « cyclopéenne », d'environ un kilomètre (8), donne, au calcul, plus de 5 fois la superficie d'Hissarlik ?

Faut-il enfin s'arrêter à cette mystérieuse cité mycénienne de l'île de Gha (Gla ou Goulas), dont nous igno-

(1) Cf. Alan J. B. Wace et F. W. Hasluck, *Gerali*, dans *Annual of the British School at Athens*, XI (1904-1905), p. 93.

(2) Thucydide, II, 78.

(3) Cf. plan de Platées dans Frazer et Van Buren, *Graecia antiqua*, p. 137.

(4) Plan dans Pauly-Wissowa, s. v. *Hyampolis*.

(5) Cf. *American Journal of Archaeology* d'octobre-décembre 1923, p. 578.

(6) Cf. Gustave Deville, *Rapport sur une mission dans l'île de Samothrace*, dans les *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, 2^e série, Tome IV (1867) ; on y trouvera un bon plan de l'ancienne ville.

(7) Plan dans Curtius, *Pelopon.*, II, planche 8.

(8) Plan dans Curtius, *Pelopon.*, II, planche 13.

rons même le nom antique, et dans laquelle on a voulu voir l'Arné homérique (*Il.*, II, 507) ? Avec ses murailles admirablement conservées, ses portes, son palais (1), elle nous offre le tableau impressionnant d'une petite ville contemporaine de Mycènes et de Tirynthe. Or, cette petite ville a un périmètre de 3 kilomètres, et son palais se présente sous la forme d'une équerre dont l'une des branches a 80 mètres de longueur et l'autre 73, ce qui revient à dire que, mises bout à bout, les deux ailes de ce palais occuperaient presque toute la longueur de la butte d'Hissarlik. La superficie de la ville elle-même est d'environ 200.000 mètres carrés (2) ; de telle sorte que cette ville mycénienne, qui n'a certainement été ni une grande capitale ni même une cité célèbre, occupait néanmoins une aire onze fois plus grande que celle où on nous invite à reconnaître l'illustre Troie.

Ces quelques exemples sont loin d'épuiser la liste des témoignages que la Grèce mycénienne peut nous fournir. Il faudrait notamment y ajouter les champs de ruines dont les dimensions précises sont malaisées à établir, mais qui, du moins, sont tous très supérieurs en étendue à la minuscule Hissarlik : ceux de Mycalessos, de Théra, de Kranii, de Kyparissia, et cent autres ; et y ajouter aussi ceux qui, semblables à Gha, ne portent pas de nom antique : celui par exemple, du Kastro de Tzoukaleïka, dont l'enceinte englobe environ 60.000 mètres carrés (3). Partout où l'on

(1) Pour tout ce qui concerne l'île de Gha, description des ruines, plans de la ville et du palais, examen des diverses hypothèses d'identification, on peut se reporter à l'étude d'A. de Ridder, *Fouilles de Gha*, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, 1894, pp. 271-310 ; la planche X donne une carte de l'île, et la planche XI le plan du palais.

(2) Cette superficie de 200.000 mètres carrés pour un périmètre de 3 kilomètres est une des moindres que l'on puisse rencontrer (cf. plus loin les 420.000 mètres carrés du site de Chigri pour un périmètre de 3.200 mètres) ; cette disproportion relative provient ici de la forme irrégulière de l'île et des nombreuses sinuosités de l'enceinte, qui l'allongent sans augmenter la superficie circonscrite.

(3) Cf. Valmin, *Études topographiques sur la Messénie ancienne*, pp. 71-72.

trouve une ville de l'âge homérique, la comparaison avec Hissarlik est si écrasante qu'on ne peut vraiment expliquer que par un extraordinaire aveuglement l'existence d'une théorie qui oblige ses adeptes à soutenir que la Troie de l'*Illiade*, la vaste et puissante Troie, dans les murs de laquelle une immense armée de Troyens et d'alliés pouvait se concentrer, cette Troie qui tenait en échec toute la Grèce coalisée, était trois fois plus petite qu'Asiné, six fois plus petite que Hyampolis, dix fois plus petite que Panopée !

*
**

Si, au lieu de chercher des éléments de comparaison dans la Grèce continentale ou insulaire, nous nous tournons du côté des civilisations d'Asie Mineure contemporaines d'Ilos ou de Priam, les constatations ne seront pas moins décisives. Les sites hittites, par exemple, donnent des réponses accablantes. Les principaux d'entre eux sont, comme on sait, ceux de Sendjirli, de Karkémich, de Tell Achmar et de Boghaskeui. Le premier nous a révélé une ville de 720 mètres de diamètre, de 36 hectares de superficie, avec une enceinte de plus de 2 kilomètres de développement : 18 fois plus grande qu'Hissarlik. Le deuxième présente des couches diverses, mais l'ensemble du site mesure 1300 mètres de long sur 1000 de large, ce qui donne une superficie 50 fois plus vaste que celle d'Hissarlik. Le troisième nous a rendu une ville qui s'étendait sur 1500 mètres de longueur et 1000 de largeur : 60 fois plus grande qu'Hissarlik. Le quatrième enfin, le plus important, nous offre une ville de près de 168 hectares, enfermée dans une enceinte de 5.500 mètres, soit, en superficie, 93 fois la Troie homérique que M. Dörpfeld veut nous faire accepter à Hissarlik (1).

(1) Tous les chiffres que je donne ici relativement aux sites hittites sont empruntés à l'ouvrage de M. Louis Speleers, *Les fouilles en Asie antérieure* (Liège, 1928), auquel le lecteur pourra se reporter pour plus de détails. Voir, notamment, pour Sendjirli, p. 226 et planche 49, pour Karkémich, p. 243 et planche 55, pour Tell Achmar, p. 250, pour Boghaskeui, p. 236 et planches 53 et 54.

Faudra-t-il donc supposer que les cités du deuxième millénaire, spacieuses partout ailleurs, n'étaient en Troade, par une singulière exception, que de très petits villages ? Ou que les Troyens, par un secret connu d'eux seuls, pouvaient entasser une population nombreuse, telle que le texte homérique et la tradition nous permettent de l'évaluer, en un espace exigü d'un hectare et demi ? Les sites de la Troade vont-ils enfin nous donner une réponse qui puisse justifier les extravagantes assertions du père d'His-sarlik et de ses disciples ?

Voici, tout d'abord, celui dont les ruines sont les plus apparentes et les mieux conservées : Chigri, que l'on a voulu identifier tantôt à Cenchrées — où aurait séjourné Homère pour la préparation de son *Iliade* (1) —, tantôt à Néandria, identifications dont la première est indémontrable et la seconde très douteuse (2). Cette ville antique, située à quelques kilomètres au sud-ouest d'Iné (3), est assise, à une altitude de 494 mètres, sur un sommet rocheux, le Chigri-Dagh, dont ses murailles suivent le contour. Sa longueur est de 1400 mètres, sa plus grande largeur de

(1) Κεγγυρία, πόλις Τρωάδος, ἐν ἣ διέτριψεν Ὅμηρος μνηστῶν τὰ κατὰ τοὺς Τρώας. (Steph. Byz.). — Une tradition, rapportée par Suidas (*Lexicon*, s. v. Ὅμηρος), faisait même de Cenchrées la ville natale d'Homère.

(2) Elle a notamment contre elle des objections d'ordre numismatique. Les monnaies de Néandria présentent, comme symboles locaux, un épi, un poisson, un cheval paissant, ce qui conduit à chercher cette ville dans une plaine riche en pâturages et en cultures, et dans le voisinage d'un fleuve, détails qui s'accorderaient beaucoup mieux avec le site antique sur lequel est bâtie la ville actuelle d'Iné qu'avec celui de la rocheuse et aride ville du Chigri. C'était déjà à Iné que Barker Webb (*Topographie de la Troade*, pp. 89-90) cherchait Néandria, et il faisait remarquer notamment que cet emplacement correspond mieux que tout autre à la distance de 130 stades que Strabon indique entre Ilion et Néandria. L'observation de Barker Webb est exacte : si l'on tient compte des sinuosités de la route, notamment dans les gorges du Scamandre, la distance entre Hissarlik et Iné, qui est, à vol d'oiseau, de 19.300 mètres, atteint approximativement 23 à 24 kilomètres, c'est-à-dire les 130 stades de Strabon. En comptant de la même manière, la ville du Chigri serait à environ 30 kilomètres d'Hisarlik, c'est-à-dire à plus de 162 stades.

(3) Désignée aussi quelquefois sous le nom d'Eziné.

450 mètres, son circuit total de 3.200 mètres (1), et sa superficie approximative de 420.000 mètres carrés, soit plus de 23 fois celle de la « sixième cité » d'Hisarlik. « Cette citadelle, dit Schliemann (2), est considérée comme très ancienne et remontant — au moins pour quelques-unes de ses parties — à la même époque que Tiryns et Mycènes. » En présence de la gravité d'une pareille constatation et des conséquences qu'elle entraîne, on comprend que Schliemann ait hésité à accepter une date aussi ancienne ; mais, en fait, les doutes qu'il émet n'ont aucune base solide, car les détails d'architecture et de construction concordent ici avec ceux de tous les autres sites mycéniens. Et si vraiment il existait là, à l'époque de la guerre de Troie, une ville 54 fois plus grande que la Troie homérique de Schliemann, et encore 23 fois plus grande que la Troie de M. Dörpfeld, comment expliquer cette anomalie invraisemblable, d'une ville contemporaine de Priam, donc vassale, et pourtant si prodigieusement supérieure à la capitale du grand roi ? S'il s'agit de l'une des villes si rapidement conquises et ravagées par Achille, comment parviendrons-nous à comprendre que, s'étant rendu maître d'une telle cité, il n'ait pu venir à bout d'une Troie infiniment plus accessible, dénuée de toute défense naturelle, et 23 fois plus petite ?

Voici maintenant, à l'est de Chigri, et au sud-ouest de Beïramitch; un autre site antique, celui du Chali-Dagh, qui paraît correspondre à l'ancienné Cébène, fondée, selon la tradition, par un des fils de Priam, Cébrionès. D'après la description qu'en donne Schliemann (3), l'alti-

(1) Ce sont les chiffres donnés par R. Koldewey (*Neandria*, Berlin, 1891). Ceux de Schliemann (*Ilios*, édit. fr., p. 59) sont différents : 1700 mètres pour la longueur et 470 pour la largeur. On trouvera dans l'ouvrage de Koldewey un bon plan des ruines, avec le tracé de l'enceinte, les vestiges de constructions, et les nécropoles extérieures, réparties en cinq groupes de tombeaux.

(2) *Ilios*, édit. fr., pp. 59-60.

(3) *Ilios*, édit. fr., p. 83.

tude de l'acropole est de 544 mètres, celle de la ville basse de 515 mètres ; l'acropole est petite (120 mètres de long sur 40 de large) ; mais, avec la ville basse, elle forme un ensemble dont l'enceinte, visible encore sur toute sa longueur, a un développement de 4 kilomètres (1). Le mode de construction des murailles est identique à celui de Tirynthe ; mais certaines parties ont été refaites en blocs rectangulaires (2). Nous voilà donc, pour la deuxième fois, en présence d'une ville troyenne, qui, très vraisemblablement contemporaine de Troie, et non moins vraisemblablement vassale de la grande capitale, se trouve néanmoins être beaucoup plus forte qu'elle par sa position naturelle, et beaucoup plus étendue. A calculer sur les 4 kilomètres indiqués par Schliemann, elle couvrirait une superficie 65 fois supérieure à celle de la Troie d'Hisarlik, même évaluée au maximum (3).

En nous rapprochant de la plaine troyenne, par la vallée du Scamandre, nous rencontrons, sur la rive droite, presque à l'entrée de la plaine, un autre site, celui d'Eski-Hisarlik. Ni Morey (4), qui voulait y voir la Troie homéri-

(1) C'est le chiffre que donne Schliemann (*ibid.*, p. 83). Mais le même Schliemann, dans *Troja* (London, 1884), p. 275, dit : « The walls are more than two miles in circumference... », ce qui, malgré le mot *more*, semble une restriction, puisque deux milles ne représenteraient que 3.218 mètres. Quant à Calvert, le premier explorateur du site, il évalue le circuit de l'enceinte à trois milles anglais, soit plus de 4.800 mètres (Frank Calvert, *On the site and remains of Cebrene*, dans *The Archaeological Journal*, Vol. XXII, 1865, pp. 51-57). Dans l'incertitude, je m'en tiens aux 4 kilomètres de Schliemann, même s'ils sont inférieurs à la réalité.

(2) Cf. Frank Calvert, *loc. cit.*, p. 54.

(3) Si, au lieu des 4 kilomètres de Schliemann, on calcule sur les 4.800 mètres de Calvert, cette ville serait 95 fois plus grande que la Troie de M. Dörpfeld et presque 218 fois plus grande que celle de Schliemann.

(4) *Recherches archéologiques dans la Troade* (Nancy, 1854) ; voir notamment, pour l'identification avec Troie, pp. 15 et 17-18. Raoul Rochette, dans le *Journal des Savants* d'août 1840, donne aussi une description des ruines, mais il ne conclut pas en faveur de l'identification avec Troie, qui, pour lui, reste située au Bali-Dagh. Il reconnaît néanmoins que « cette ville se rattache indubitablement aux siècles homériques, à en juger par le système de ses constructions ».

que, ni Schliemann lui-même, qui y a pratiqué quelques sondages, ne nous fournissent des détails complets à son sujet. Voici ce qu'en dit Schliemann : « L'acropole, dont les murs sont conservés dans presque tout leur parcours, était située sur le sommet du rocher, à une altitude de 153 mètres, tandis que la ville basse, qui est marquée par de nombreuses fondations de maisons, s'étendait sur la pente nord et est. » (1) Il eut été pourtant facile de calculer, au moins approximativement, la superficie de cette acropole, puisque les murs subsistants permettent d'en retracer le circuit. Mais, si Schliemann consent, à la rigueur, à citer les dimensions des villes du Chigri-Dagh et du Chali-Dagh, qui, par leur position, ne peuvent pas prétendre à l'héritage de la Troie homérique, il fait preuve, ici, du mutisme le plus complet, parce que toute précision de cette nature mettrait dans une évidence dangereuse la petitesse d'Hissarlik. Si nous essayons de suppléer à son silence, nous ne trouverons, pour nous guider, que le plan publié par Mauduit dans l'une des cartes de ses *Découvertes dans la Troade*. Même si ce plan n'est pas d'une exactitude rigoureuse, il nous permettra néanmoins de nous rendre compte des dimensions approximatives de cette acropole, et aussi, dans les mêmes conditions et avec les mêmes réserves, de celles de la ville basse. Schliemann, qui enfermait toute la Troie homérique dans un espace de 7.850 mètres carrés, se contente, en parlant de l'acropole d'Eski-Hissarlik, de la mentionner dédaigneusement comme une « petite acropole » (2). Voyons donc les chiffres. Sur le plan de Mauduit, elle présente une forme à peu près circulaire, l'un des axes mesurant 200 toises, l'autre 175, ce qui, traduit en mètres, nous donne respectivement 390 et 341 mètres. Avec la règle de la déduction d'un tiers, qui, pour une aire circulaire, joue avec une précision presque

(1) *Ilios*, édit. fr., p. 241.

(2) *Ilios*, édit. fr., p. 64.

absolue, il nous restera une surface d'environ 89.000 mètres carrés, plus de onze fois supérieure à la deuxième « ville » d'Hissarlik et près de cinq fois plus grande que la sixième. Si nous y ajoutons la ville basse, c'est-à-dire si nous calculons, d'après l'échelle de Mauduit, sur un ensemble de 780 mètres de long avec une largeur moyenne de 530, nous trouverons que cette ville mystérieuse, dont les constructions et la céramique remonteraient, de l'aveu de Schliemann lui-même, porté pourtant à les rajeunir, au IX^e siècle, représentait en superficie environ 23 fois la sixième « ville » d'Hissarlik.

Non loin de là, près du village d'Atchi-Kioï, sur la rive droite du Kamar-Sou, Frank Calvert a repéré les limites approximatives d'une ville préhistorique à laquelle il a donné, un peu arbitrairement, le nom de Thymbra. On sait que, dans la Dolonie (*Il.*, X, 430), ce nom est une indication topographique qui sert à marquer la direction de l'une des ailes de l'armée troyenne. Dans la tradition posthomérique, Thymbra n'apparaît que comme l'emplacement d'un célèbre temple d'Apollon, où Achille est attiré par ruse et trouve la mort. De cette identification de Frank Calvert, acceptée à la fois par Schliemann, par M. Dörpfeld, et également par Walter Leaf, une seule chose est à retenir : c'est que si, vraiment, la Thymbra homérique doit être placée à cet endroit, il est rigoureusement impossible que Troie soit à Hissarlik, puisque le dispositif de l'armée troyenne, étendant l'une de ses ailes vers Thymbra et l'autre vers la mer, ne peut se comprendre que si cette armée a ses formations dans le sud de la plaine, et non entre Hissarlik et la mer. Mais, quel que soit le nom véritable de la ville préhistorique à laquelle Frank Calvert a donné celui de Thymbra, l'existence sur ce point d'une agglomération humaine, peut-être antérieure au deuxième millénaire, est indéniable. Or, d'après le plan établi par Frank Calvert, seule base de calcul que

nous ayons (1), cette ville préhistorique, en forme de quadrilatère arrondi aux angles, mesurait 450 mètres de longueur sur 150 de largeur, c'est-à-dire qu'elle couvrait une superficie près de 4 fois supérieure à celle de la Troie de M. Dörpfeld et plus de 8 fois à celle d'Hissarlik II.

Franchissons le Scamandre à son confluent avec le Kamar-Sou. Nous voici en présence d'un site célèbre : celui de Bounarbachi, dominé lui-même par le Bali-Dagh, qui s'élève, à 155 mètres d'altitude (2), exactement à l'extrémité méridionale de la plaine. Ce site, avec ses sources abondantes, ses hauteurs graduelles, son acropole inaccessible de trois côtés, et qui commande la route de communication entre la région du nord et celle du sud, est, quelque opinion que l'on puisse avoir sur l'emplacement de la Troie homérique, exceptionnellement favorable à l'installation d'une ville puissante, d'une capitale imprenable (3). C'est de lui plus que de tout autre que l'on pourrait dire ce que Schliemann a dit à propos de la ville du Chali-Dagh : « Comme le site est très bien fortifié par la nature, on ne peut douter qu'il n'ait été habité dès la plus haute antiquité préhistorique. » (4) Le village actuel de Bounarbachi recouvre peut-être une ou plusieurs villes antiques, et il est regrettable qu'aucune recherche sérieuse n'y ait été faite jusqu'à présent (5). L'acropole

(1) On le trouvera dans *Ilios* (édit. fr.), p. 947.

(2) C'est l'altitude donnée par Nicolaïdès (*Topographie et plan stratégique de l'Iliade*, p. 46), d'après les calculs de Smith, directeur de l'Observatoire d'Athènes. Schliemann donne des chiffres variés : tantôt 142, tantôt 144, tantôt 157 mètres (cf. *Ilios*, pp. 233 et 57, et *Ithaque, le Péloponnèse, Troie*, p. 152).

(3) On connaît la déclaration du maréchal de Moltke, qui, visitant la plaine de Troie, affirmait qu'au simple point de vue militaire c'est le site du Bali-Dagh qu'on choisirait si l'on voulait établir une forteresse imprenable (cf. *Lettres sur l'Orient*, trad. française, p. 167).

(4) *Ilios*, édit. fr., p. 946. — Je rappelle brièvement ici que l'identification de ce site avec celui de l'ancienne Gergis, identification à laquelle Schliemann s'était rallié après l'avoir tout d'abord repoussée, est absolument impossible, en raison notamment du témoignage d'Hérodote (VII, 43). Cf., à ce sujet, *Les nouveaux aspects de la question de Troie*, pp. 118-119.

(5) Les recherches qui ont été faites dans cette région ont toujours été limitées

du Bali-Dagh peut seule être mesurée, par les points de repère qu'offrent les ruines subsistantes. On sait que Schliemann trouvait cette acropole trop petite pour être celle de la Troie homérique. Examinons donc, tout d'abord, les chiffres qu'il fournit lui-même. Dans *Ilios*, il évite d'être trop précis, et se contente de parler de 200 mètres sur 100 pour l'acropole, « dimensions qui, ajoutet-il négligemment, sont aussi celles de la ville basse » (1). Mais, dans son premier livre, *Ithaque, le Péloponnèse, Troie*, il est moins avare de renseignements : le plateau le plus élevé a, dit-il, 190 mètres de long sur 100 de large (2) ; le plateau inférieur — ce qu'il appelle la « ville basse » — a 288 mètres de long sur 100 à 150 de large (3). Si nous calculons sur les nombres les plus forts, nous obtenons 62.200 mètres carrés pour la réunion des deux étages ; si nous calculons sur la moyenne, nous obtenons 55.000 mètres carrés, ce qui est déjà une superficie trois fois supérieure à la Troie de M. Dörpfeld, et sept fois plus grande que la Troie de Schliemann. Mais ce n'est pas tout. Les dires de Schliemann, surtout quand il s'agit, comme ici, d'un site rival d'Hissarlik, méritent d'être attentivement contrôlés. Reportons-nous donc au plan relevé en octobre 1881 par la mission américaine Lawton, et publié dans les *Papers of the Archaeological Institute of America, Classical Series*, I (1882), p. 149 ; et voyons dans quelle mesure il confirmera les indications de Schliemann (4). De la grande ruine rectiligne qui est voisine des deux cercles où Virchow a vu, peut-être avec raison,

à l'acropole du Bali-Dagh. Les plus importantes sont celles de Von Hahn en 1864 (cf. *Ausgrabungen auf der homerischen Pergamos*, Leipzig, 1865). Mais aucune exploration méthodique du site de Bounarbachi n'a encore été entreprise.

(1) *Ilios*, édit. fr., p. 239.

(2) *Ithaque, le Péloponnèse, Troie*, p. 152.

(3) *Ibid.*, p. 156.

(4) L'échelle manque ; mais il est facile d'y suppléer par les dimensions des diamètres des cercles de l'agora (24 et 18 mètres), qui sont indiquées.

les restes de l'agora, jusqu'à l'extrémité opposée de l'acropole, nous trouvons un intervalle de 456 mètres, sur une largeur moyenne de 216 mètres, soit une superficie totale de 98.496 mètres carrés. Nous voilà assez loin des 55.000 mètres avoués par Schliemann. Et le plan a été dressé avec tant de soin qu'il paraît bien difficile de lui donner tort. Si, pour envisager tous les aspects, nous nous arrêtons un instant aux chiffres de ce plan, nous constaterons que, sur ces bases, l'acropole du Bali-Dagh aurait été 5 fois $1/2$ plus grande que la Troie de M. Dörpfeld et 12 fois plus grande que celle de Schliemann. Si nous concevons maintenant cette acropole du Bali-Dagh, non plus comme une ville complète, mais comme une partie seulement de la ville, le plateau supérieur pouvant correspondre à l'*ἀκροτάτη πόλις* d'Homère et le plateau inférieur à l'*ἀκρόπολις*, le site — et c'est là encore une concordance impressionnante avec l'*Iliade* — descend jusqu'à la plaine par les pentes de Bounarbachî, au bas desquelles jaillissent les seules sources permanentes et abondantes que connaisse la plaine de Troie. Bounarbachî et le Bali-Dagh peuvent avoir constitué ensemble l'assiette d'une grande ville, dont l'axe principal, du sud au nord, aurait eu environ deux kilomètres de longueur. Forchhammer a essayé d'en dessiner le contour, mais peut-être avec quelque exagération, car il englobe dans le circuit hypothétique une partie de la plaine, ce qui, pour diverses raisons, paraît malaisé à admettre (1). Nicolaïdès, calculant le périmètre possible de la ville en prenant les sources pour point de départ et d'arrivée, aboutit au chiffre approximatif de 5.000 mètres (2), qui ne s'éloigne pas très sensiblement des 30 stades (5.550 mètres) que la tradition ancienne attribuait à l'enceinte de la Troie homérique.

(1) Forchhammer, *Homer* (Kiel et Leipzig, 1893). Le périmètre hypothétique de la Troie homérique est tracé sur la carte annexée à l'ouvrage.

(2) Nicolaïdès, *Top. et plan stratég. de l'Iliade*, p. 44.

Mais, même si l'on veut écarter toute conjecture, toute hypothèse, et s'en tenir rigoureusement aux dimensions de la seule acropole, les éléments de comparaison qu'elle nous fournit ne font que souligner, une fois de plus, l'incroyable exiguité d'Hissarlik.

Ainsi, comme les sites de la Grèce continentale, comme ceux même de l'Asie Mineure, tous les sites troyens que nous interrogeons nous offrent le tableau de villes assez vastes et solidement installées sur des hauteurs faciles à défendre. De telle sorte que, s'il fallait en croire les partisans d'Hissarlik, la capitale de la Troade elle-même, la grande et forte Troie, aurait été, et de beaucoup, la plus petite des villes troyennes, la plus défavorablement placée au point de vue de la défense, et que ce village, auquel ni sa position ni ses dimensions ne pouvaient assurer la suprématie, ni même l'égalité, aurait réussi — par quels moyens ? — à réduire en vassalité des villes vingt fois plus grandes que lui, vingt fois plus peuplées, vingt fois plus puissantes. C'est à cette énorme invraisemblance que la théorie de Troie-Hissarlik nous conduit implacablement, même si l'on fait abstraction de toutes les autres impossibilités qui ressortent du texte homérique.

CHARLES VELLAY.
